

LECTURES GIDIENNES

par
Alain GOULET

Marc ALLEGRET : *Carnets du Congo. Voyage avec Gide*. Introduction et notes par Daniel DUROSAY. Texte établi par Claudia RABEL-JULLIEN. Paris, Presses du C.N.R.S., 1987, 15,5 x 24 cm, 299 p. et 16 pl. h.t.

Nombreux sont les membres de notre Association qui ont assisté, le 10 septembre 1987, à la projection du film de Marc Allégret, *Voyage au Congo* — du moins à ce qu'il en reste aujourd'hui, semble-t-il —, et qui ont admiré les photos du voyage en A.E.F., exposées par les soins des Presses du C.N.R.S. à l'occasion de la publication des *Carnets du Congo*. Mais ceux-là et les autres — ont-ils lu ces *Carnets du Congo*, troisième facette de l'activité du mémorialiste — *l'autre* mémorialiste plutôt — de l'expédition, celle précisément qui participe au plus près du genre du reportage ?

Le cinéma, la photographie, la tenue d'un journal de bord sont pourtant bien loin de circonscrire l'ensemble des activités et des responsabilités du jeune homme de vingt-cinq ans. Mais c'est précisément par la lecture de ses *Carnets* qu'on peut le mieux saisir la multiplicité des fonctions de celui que Daniel Durosay nomme à juste titre « *l'homme orchestre* » du grand périple en Afrique noire.

Gide avait fait de lui son « *secrétaire* », qui devait prendre note des événements importants (procès Sambry, déposition de témoins, interrogatoires de plaignants, etc...) et enregistrer les données de base d'une documentation qui servirait au retour au rapport de mission et à différentes communications

projetées. Mais bientôt, le jeune homme ne se contente plus de consigner dans son agenda des notes saisies au vol. Peut-être stimulé par Gide, il se met à rédiger son propre journal, pour lui-même, à partir du 5 septembre 1925, c'est-à-dire au moment où, quittant Kinshassa, l'expédition s'enfonce vers le cœur du continent primitif, étrange, étonnant, et déjà scandaleusement meurtri par la colonisation. Ces notes tendront à se faire de plus en plus personnelles, jusqu'à ce qu'elles s'interrompent brusquement, le 26 avril 1926, soit dix-huit jours avant le réembarquement à Douala.

Tout au long de ces huit mois, il est donc possible de suivre en stéréophonie — stéréographie plutôt — le voyage de nos deux compagnons, en se laissant guider de façon parallèle par ces *Carnets* de Marc et *Voyage au Congo* suivi du *Retour du Tchad* de l'« oncle » André (1). Mais ce qui frappe alors, ce sont les différences de ces deux journaux, et l'autonomie de chacun d'eux, différences du regard, de l'écriture, de la conception même et de la fonction des notes. Gide a finalement peu puisé dans la documentation accumulée par son ami. Il s'en tient à ses propres observations, impressions, réflexions (escamotant le plus souvent Marc derrière le « nous »), et les réécrit, recompose le tout en fonction d'un lecteur, d'un effet à produire. Là où Marc note par exemple :

« Nous nous engageons dans une grande forêt, inextricable à cause des lianes, mais très dense. Composée surtout de fromagers immenses et de quelques autres essences très élevées. Les grands arbres sont cousus à la futaie par les lianes. » (Carnets, 81)

Gide écrit :

« Dans la forêt avoisinant M'Bäiki, les arbres sont d'une prodigieuse hauteur. Certains, les fromagers, ont un empatement gigantesque. On dirait les plis d'une robe. On dirait que l'arbre est en marche. » (VC, 734)

On voit le souci d'écriture, la saisie métaphorique de l'impression. Alors que Marc relate un incident de parcours :

« Un peu après ce village la route est barrée par un gros fromager qu'on vient d'abattre. Tous les indigènes se précipitent pour faire un passage autour du pied de l'arbre, et en 10 minutes le trou est comblé, les arbustes abattus et la Ford, poussée par une vingtaine d'indigènes, passe sans s'enliser. Le tout accompagné de hurlements de joie et

d'amusements qui, entendus de loin, pourraient être pris pour des cris de guerre.» (Carnets, 82)

Gide en profite pour explorer ce monde qui s'offre à lui :

« Soulevant l'écorce à demi pourrie d'un fromager abattu, je découvre quantité de grosses larves de coléoptères. Séchées et fumées, elles servent, paraît-il, de nourriture aux indigènes. » (VC, 734)

Alors que Marc restitue de façon sténographique la conversation avec Samba N'Goto (p. 86-87), Gide compose un récit dramatique plus propre à émouvoir (VC, 738). Bientôt après l'écrivain manifeste combien leur regard sur la colonie se modifie : rencontrant des femmes contraintes à entretenir les routes, il écrit : *« Ce pauvre bétail ruisselait sous l'averse »* (VC, 739), alors que, de son côté, Marc s'en tient à l'enregistrement des faits : *« La pluie tombe à torrents depuis 7 heures. Les routes détrempées. L'auto n'avance pas. De grandes côtes. Des routes nouvellement refaites : les roues enfoncent et nous sommes obligés de descendre sous l'averse pour pousser la voiture. »* (Carnets, 87-88). Des femmes au travail, il n'en est pas ici question.

On aura compris la complémentarité des carnets de Marc Allégret et des œuvres de Gide. Gide compose une œuvre, s'investit personnellement dans ses notations, garde le souci constant de son devoir de dénoncer les « abus » coloniaux, de montrer combien il s'est laissé éduquer par son voyage :

« Circulais-je jusqu'à présent entre des panneaux de mensonge ? Je veux passer dans la coulisse, de l'autre côté du décor, connaître enfin ce qui se cache, cela fût-il affreux. C'est cet « affreux » que je soupçonne, que je veux voir. » (VC, 745).

On chercherait en vain de telles déclarations dans les *Carnets* de Marc, dépourvus de préoccupations littéraires, du souci du lecteur, du besoin de manifester. En schématisant on pourrait recourir à d'anciennes étiquettes gidiennes : le « *subjectif* » du *Voyage au Congo* s'opposerait à l'« *objectif* » des *Carnets* de Marc. Pour l'essentiel, ceux-ci répondent à un intérêt documentaire sur le paysage, la faune, la flore, les costumes, les attitudes et les mœurs des indigènes. Les notes tendent à l'ethnographie, à cerner l'objet avec précision et fidélité, à restituer l'événement vécu. Tout aussi préoccupé que Gide par les exactions coloniales, l'exploitation des populations, le climat de peur et parfois de terreur, la misère et la maladie omniprésentes,

la carence de l'administration, il s'en tient généralement à des notations ramenées au vécu quotidien, à l'enregistrement des faits et des constats, sans grand commentaire :

« Impôts à Bosoum :

adultes, hommes et femmes : 4 F

pour les villages karré : 3 F

A Bangui : 20 F

Bouca : 5 F

La façon dont les commerçants volent les indigènes qui ne reconnaissent pas un billet de 5 F d'un billet de 10 F et qui sont perdus dans les 20, 50 et 100 F.

Manque de monnaie qui fait que le commandant est obligé de payer le caoutchouc en billets de 1.000 F ou 100 F et le portage avec des 20 F et des 50 F, et les indigènes doivent s'arranger entre eux. » (Carnets, 135)

Ce n'est guère que dans la longue lettre à Jean Schlumberger reproduite en annexe que Marc se met à instruire systématiquement le procès du colonialisme.

Les *Carnets* sont donc avant tout un journal de voyage relatant fidèlement les étapes d'une grande aventure, avec ses difficultés d'organisation en dépit de la « mission officielle » dont Gide s'était fait investir, mais aussi alimenté par l'intérêt toujours renouvelé des découvertes des paysages, des habitants, des enfants qu'il faut amadouer, des jeunes filles charmantes. En explorateur, Marc relève la matérialité des données, complétant au besoin les phrases par le plan d'un village ou le dessin d'un visage, esquissant parfois de véritables articles d'encyclopédie :

« Coquillatville est juste sur l'équateur (c'est pourquoi il était appelé autrefois Equateurville) et c'est un des points les plus humides de l'Afrique. On n'y connaît pas de saisons sèches. Les tornades sont seulement plus fortes et plus fréquentes à certaines époques de l'année. Des pluies de 10 cm ne sont pas rares et chaque année il y a plusieurs pluies de 16 cm, c'est pourquoi toutes les forêts aux environs sont toujours inondées. On y circule en pirogue. Lorsqu'on rencontre un espace plus élevé, on marche sur un tapis élastique de feuilles mortes imprégnées d'eau et qui font des glouglous à chaque pas. Les Noirs portent la pirogue jusqu'à ce qu'on rencontre l'eau de nouveau. » (Carnets, 67).

Ce travail ethnographique culmine dans une importante note de synthèse, consignée en annexe, systématique, sur la petite tribu des Massa-Mousgoum, vivant sur les bords du Logone, au nord du Cameroun. L'intérêt principal s'y concentre sur les mœurs familiales et sexuelles.

Et puis, on y voit vivre au jour le jour nos deux grands hommes, Gide — appelé « *Bypeed* » — aperçu de biais, tuant ici cinq canards (retour à *Paludes* !), là malade, « *suant, rouge et exaspéré par les tipoyeurs* », plus loin faisant la conquête d'un « *petit page* ». Mais surtout Marc, étonnamment autonome et responsable, intendant devant organiser les étapes et le portage, nourrir une troupe souvent nombreuse, réquisitionner le manioc, soigner les malades, chassant le gibier le plus divers (du canard à l'hippopotame, en passant par les antilopes, les phacochères, et même les pélicans !), autant pour se ravitailler en viande fraîche que par plaisir, à l'occasion juge arbitre pour trancher des différends matrimoniaux. Il se montre perpétuellement séduit par de toutes jeunes filles, souvent à peine nubiles, à qui il prodigue ses caresses. Une fois, l'une d'elles tombe en catalepsie devant lui, alors qu'il essaie de « *l'appriivoiser* » : « *La terreur, les yeux chavirés, les bras tendus vers le village et nous, ces monstres odieux* » (p. 137). En revanche, il se met peu en scène dans son rôle de cinéaste, bien qu'on l'entrevoie recrutant ses acteurs et les faisant répéter, mais surtout à l'affût d'une bonne et belle photo, qu'il prend toujours le temps de composer, et dont quelques-unes accompagnent agréablement notre texte. Daniel Durosay avait écrit, voici quelques années, une importante étude sur le *Voyage au Congo de Gide*, dont la publication avait été ajournée pour ne pas déflorer à l'excès la thèse de doctorat en cours. En publiant ces *Carnets du Congo*, il nous fait profiter de ses recherches et de sa vaste et minutieuse érudition, tant par l'introduction qui éclaire les arrière-plans du texte que dans des notes et des notices biographiques originales sur les principaux antagonistes.

Voici donc un livre qui complète utilement notre bibliothèque gidiennne.

RAPPEL : *Impressions d'Afrique de Marc Allégert*, par Pierre Drachlnie, *Les Nouvelles des Presses du C.N.R.S. Singulier Pluriel*. 3^e trim. 1987, p. 1-2. Brève présentation de l'éd. du C.N.R.S. de *Carnets du Congo* par Daniel Durosay.